

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 70 (1931)  
**Heft:** 37

**Artikel:** Pedzeni et sa balla-mère  
**Autor:** Marc  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-224105>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 29.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



# CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ  
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :  
Pache-Varidel & Bron  
Lausanne

ABONNEMENT :  
Suisse, un an 6 fr.  
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :  
Agence de publicité Amacker  
Palud 3, Lausanne.



## PEDZENI ET SA BALLA-MÈRE

L'AVAI ètà grand temps la balla-mère de Pédzeni, la vilhie Caton, et stisse l'a pardieu bien pliorâte quand l'a bôtst de dèvesà, à houit hàore et demi on certain delon né. Pu pas vo racontà l'einterrà, n'è pas prào guié, vo deri pi que cein que l'a lo mé tracassî Pédzeni l'è de châidre onna pierra po betà su la foussa.

Faut que vo diéssò que la vilhie Caton l'avài testà et que lài avài met onna pancarta que sè desàî dinse :

« Le baillo tot cein que l'è — houitante-cinq franc — à mon biau-fe Pédzeni, medàî que mè bete su mon cemetiéro onna galéza pierra ein màbro, avoué on galé couplliet. »

Adan, l'è bin su que se Pédzeni voliève hè-retà, faillàî corre aprî onna pierra et sè crosà la tita po on couplliet. Seulameint, lài avài oquie que lài tenaillève la cervalla, l'è que l'hîretàdzo l'ètà de houitante-cinq franc et faillàî pas que la pierra cotàî mé.

L'è dan zu à Lozana et l'a tenu ti lè marchand de cliàio pierre ein màbro po coudhî trovà oquie pas trào tchè. L'affère n'a, pardieu, pas ètà tota soletta ! Quand lài avài dàî pierre que l'arant fé plliési à la balla-mère, cotàvnt gros. Lè bon martsî, on pouève pas lài intercalà on couplliet. Quemet fére, assebin ?

À foorce corre et tsertsî, lo marchand lài fà dinse po onna riza :

— Lài aràî bin cliàî vilhie pierra que l'a dza servi. Porrî vo la laissî quasu po rein. Lài a dza onna granta pancarta. Foudràî tot paràî tsandzî lo nom, po la bouna façon.

L'è su que lo nom allève pas po la Caton. La pierra l'avài ètà féta po onn' Allemande que s'appelève Frida Kartoffel, que cein resseimbliève dan pas tant à Caton, onna boûna Dzorataîre de pè la Mollie Gourgnon que n'avài pi jamé zon zu recordà lo tutche. Ao bas, lài avài on couplliet que sè desàî dinse :

*Un ange de plus dans le ciel,*

*Une Allemande de moins sur la terre.*

L'ètàî dan cliàî pierra que porràî avài bin bon martsî. Pédzeni l'a vîto zu peinsà dein sa tita cein que faliàî fére et dit ào marchand :

— La prégio dinse. Lài a rein à lài tsandzî. Làodrâî bin po la Caton. Ne fâ rein que sâi cliàque de quaucon d'otra. Ma balla-mère n'ein vâo rein savâi. Ne savâi pas liàire !  
Marc à Louis.

## PORQUE LA TANTA JULIE S'È PAS ZU MARIAJE

H bin ! vo voliàî savâi porquoie mè su pas maryaie ? A-te que : l'è on caion, on papaguîé (perroquet), on tsin et on tsat. Lo caion ronne dzor et né, lo papaguîé sacreimeinta sein bôtst, lo tsin m'annece tot lo teimps et lo tsat tràinne dèfro tota la né. L'è quemet se l'avé on hommo !  
Marc à Louis.

## MARC-HENRI EN VOYAGE

### CHENONCEAUX.

L'AUTOMOBILE de Marc-Henri roule maintenant dans des campagnes fertiles. A mesure que nous nous éloignons de la Loire, les prairies, qui ne sont à personne et les bouquets d'aulnes verts, de trembles et de peupliers qui se penchent sur le fleuve, font place à des luzernières, à des champs d'avoine et de betteraves. Des villages, qui semblent sortir de la verdure, apparaissent brusquement à un détour du chemin et puis, de nouveau, c'est la grande campagne qui s'étend à perte de vue.

Cependant, une colline monte à l'horizon, une petite colline en pleine lumière, ayant à son sommet un bouquet d'arbres. De chaque côté de la route, il y a des tapis de verdure ombragés par des chênes centenaires. A l'endroit même où la descente commence, Marc-Henri bloque ses freins et nous déclare :

— Il est midi juste ; on s'en va pique-niquer ici et faire ensuite la reposée.

Puis, d'un geste de la main, montrant à nos pieds toute la vallée du Cher, il ajoute :

— Ça ne manque pas de vue !

C'est toujours le même paysage : des forêts, de longues prairies coupées çà et là par un rideau d'arbres, des villages aux maisons basses nichés dans la verdure et la rivière, lente et paresseuse, qui coule entre deux rives bordées de roseaux et de joncs.

François du Crétet ne s'intéresse guère au panorama. Ayant ouvert le grand coffre placé à l'arrière de la voiture, il en tire des provisions de toutes sortes des œufs durs, un saucisson, de la moutarde, un quartier de jambon et du fromage de Brie acheté à Paris. Tandis qu'il étend la nappe blanche sur l'herbe, Jules au Sapeur — lequel a entendu un vague bruit de cascade — s'en va vers l'eau pure avec une brassée de bouteilles.

— Il faut bien les mettre rafraîchir, nous dit-il. Pensez-vous, du vin pareil, ça ne se boit pas comme du « penatzet ».

En effet, si j'en juge par l'étiquette, ce doit être quelque chose de fameux : Beaune, Nuits, St-Emilion, Château-Neuf du Pape.

Inquiet, François fait à haute voix ses réflexions :

— Quatre bouteilles pour quatre, c'est beaucoup... du moins pour celui qui est au volant !

A quoi Marc-Henri réplique :

— T'en fais pas pour moi. On est un peu là, que diable, et on en a vu d'autres. Si je vous disais, qu'une fois, en revenant du Grand Conseil...

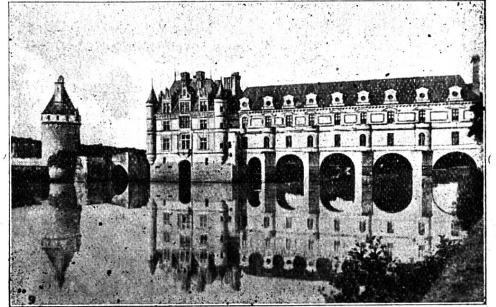
Puis, préférant, sans doute, ne pas achever cette histoire, il ajoute :

— D'ailleurs, on fera une bonne reposée !

Le repas fut copieux. Une heure après, il ne restait plus que des miettes et quelques torchons de papier qui furent brûlés sur place. Après quoi chacun, rabattant son chapeau sur le nez, s'en fut dormir à l'ombre d'un grand chêne, sous le ciel de la douce France.

Le premier qui se réveilla fut Marc-Henri.

— Tonnerre de tonnerre, s'écria-t-il, ce que les mouches sont méchantes dans ce pays. Ma parole, je crois bien qu'elles nous prennent pour des Allemands !



Cette exclamation énergique mit tout le monde sur pied. Seul, François fit mine de ne rien entendre. Mais quand il perçut le bruit du moteur, il eut tellement peur de voir la « Chevrolet » filer sans lui qu'il se leva d'un bond et ne se frota les yeux qu'une fois installé dans la voiture.

Maintenant, nous cheminons dans la vallée du Cher en suivant les indications de la carte Michelin.

Un village apparaît soudain et, à l'entrée, un écriteau porte ces mots : « Château de Chenonceaux ». Un coup de volant et nous prenons, à droite, une belle avenue aboutissant à une large place toute en jardins et en pelouses.

Laissant un peu à l'écart notre voiture, nous nous approchons du château, connu pour sa charmante architecture de la Renaissance et pour l'originalité de sa situation. Il a été construit, au temps de François Ier, sur un pont jeté en travers du Cher. Il fut embelli par Catherine de Médicis, épouse d'Henri II qui rêva d'y finir ses jours. Mais c'est la favorite de ce dernier, Diane de Poitiers, qui en acheva la construction.

Accompagnés de quelques touristes anglais et américains, nous traversons une terrasse rectangulaire et passons le pont-levis qui conduit à l'intérieur. De toutes parts, l'eau nous entoure et aussi loin que le regard s'étend, la rivière fait partout miroiter, au soleil, ses flots d'émeraude.

Chenonceaux — contrairement à la plupart des châteaux de la Loire — est richement meublé. Ce n'est pas un musée, mais la propriété particulière de M. Menier, le célèbre fabricant de chocolat, lequel emploie une partie de sa fortune à entretenir cette merveille architecturale qui lui sert de résidence à l'époque de la chasse.

Lorsque nous pénétrons dans le cabinet particulier du roi, François du Crétet marche sur la pointe des pieds, comme si le bruit de ses pas allait réveiller quelque auguste personnage. Nous faisons cercle devant des meubles de choix et, le nez levé, nous nous arrêtons devant des tableaux de grand prix. L'un d'eux, surtout, représentant Jean-Baptiste et Jésus enfants vaut, paraît-il, plusieurs millions.

Poussant du coude son ami François, Marc-Henri lui glissa à l'oreille :

— Prends-le sous le bras, rien qu'avec cette « croûte » tu pourrais acheter au moins sept ou huit beaux domaines dans le canton de Vaud. Je crois même que tu pourrais acheter tout le village de Vuiteboeuf avec ses alentours !

A quoi François répond :

— Oui, oui, tu dis ça parce que tu sais qu'on est honnête !